

## Sur la route du Tai Ji

Par Luce Condamine

Oui, c'était un rêve lointain... Comme pour beaucoup de pratiquants d'arts martiaux d'origine chinoise... on retournerait aux sources, on irait voir de près... Et soudain, sans prévenir, presque par hasard, c'est le tourbillon. Tout s'enchaîne : une plaisanterie, une inscription par fax, la réponse qui tarde à venir, l'avion réservé, le transfert de fonds aléatoire...

Et nous voilà dans l'avion Paris-Beijing, à espérer que les transmissions se soient bien faites et que quelqu'un nous attende à l'arrivée. L'arrivée à Beijing, l'immersion dans un monde totalement différent (tant par la langue que par la logique) est véritablement le début de l'aventure... Un petit panneau avec un nom écrit en français, notre seul repère, quelques mots d'anglais écorché, et en taxi pour... la gare routière!



Luce Condamine et Thierry Alibert

Après quelques longs quarts d'heure (on apprend à ne plus compter), le visage de nos hôtes s'éclaire d'un sourire quand ils nous demandent de faire une démonstration de Tai Ji Quan. Bon, de toute façon, ça n'attirera pas plus l'attention sur nous,

puisque tous les yeux sont déjà rivés sur le "Long Nez", Thierry (Alibert), qui surplombe les gens du cru de tout son buste, et en plus, il a les cheveux jaunes! Et puis, c'est bien pour ça que l'on est venu : le Tai Ji Quan! Alors, à côté des bus, en attendant le nôtre, ou ailleurs... Notre pratique a l'air bien appréciée, surtout la forme ancienne avec ses "Fa Jing" explosifs... Cela ne nous dispense pas de moult transactions à propos de l'achat des billets de bus pour nous rendre jusqu'à Yong Nian (notre destination). Tout s'arrange avec les récépissés de la banque... et le téléphone mobile...

Le bus arrive. On nous installe au fond, entourés jusqu'au plafond de caisses de beignets ou de petits pains. "Sur la route du Tai Ji", nous nous émerveillons de tout : la densité de la population, la conduite "au klaxon", et nous rions de nos peurs non fondées, de notre douce inconscience... La seule chose que nous sachions, c'est que nous allons dans le berceau de la Famille Yang, à l'occasion du bicentenaire de la naissance de Yang Lu Chan, père fondateur du style Yang de Tai Ji Quan, et que cela se trouve "à 4 heures de route" de Pékin (oh, pardon, de Beijing!). Mais tout à coup, l'autoroute s'arrête de rouler... un accident devant nous... et tout est bloqué... Nous attendons, nous patientons... Ça n'a l'air d'inquiéter personne, et le temps est moins pressé qu'en France... Mais la nuit se met à tomber, et la pluie aussi... Et les interrogations reviennent, notre sérénité a un peu de



mal... avec 2 ou 3 heures de retard, la nuit, sous la pluie, si on ne nous attend plus à Han Dan, comment ferons nous ?

Ouf! On nous attend bien à Han Dan. Nous sommes tellement soulagés que nous ne nous posons pas de questions (Depuis combien d'heures n'a-t-on pas mangé? C'est normal qu'il fasse si froid? Le brouillard?). La nuit, sous la pluie, à cinq dans l'estafette, sans se comprendre, on prend un "raccourci", dans la boue et les cailloux... et on aperçoit... des cheminées de centrale nucléaire!!! Yong Nian, enfin, l'hôtel croulant sous les échafaudages. Peu nous importe que le béton soit brut, qu'il n'y ait pas de lustre dans le hall. Nous voudrions juste nous poser. Mais on nous emmène d'abord dans une chambre, enfumée comme un tripot, et l'on discute, de l'inscription à l'hôtel, de la compétition... mais comme on ne peut pas communiquer (nous ne parlons pas chinois et ils ne parlent ni anglais ni français) on envoie chercher un professeur d'anglais pour faire l'interprète... Nous sommes reçus comme des rois dans le restaurant de l'hôtel (un hôtel de grand luxe pour les touristes), et nous apprenons que nous sommes arrivés "en avance".

Le temps de nous promener, de trouver la banque qui peut nous échanger les précieux dollars contre la monnaie chinoise (remini) qu'on ne peut pas trouver en dehors du pays. Nous risquerions presque de nous prendre pour des stars, étant donnée la façon dont notre simple présence amuse la foule, émerveille les enfants et les vieillards... Le lendemain, nous nous entraînons dans le parking de l'hôtel, sous l'œil attentif de badauds, mais aussi de participants venant de Chine, du reste de l'Asie ou d'ailleurs. Enfin nous rencontrons des pratiquants de T'ai Ji, certains de styles que nous ne connaissions pas, et la communication est parfois facilitée par la présence de Chinois de Hong-Kong, de Singapour, ou venant d'Australie. Nous pratiquons le soir, dans l'hôtel, et nous régalons à faire du San Shou (enchaînement codifié à deux), de l'épée, du sabre...

Un groupe nous invite à une commémoration de la famille de leur maître, c'est juste à côté du village de Yang Lu Chan! Nous acceptons avec plaisir de faire le voyage (moins d'une heure de taxi bus). Nous découvrons ainsi un peu le mode de vie dans cette campagne, les champs à perte de vue, le maïs qui sèche sur



le toit des maisons, les échelles et les poteaux en bambou... la rudesse du climat et des conditions de vie... Nous comprenons mieux que le T'ai Ji Quan n'a rien d'une danse ésotérique, mais que cela devait être un art martial de survie, dans un monde de paysans robustes. Le lendemain, dès 5 heures, nous voyons des pratiquants s'entraîner, répéter inlassablement les mouvements dans le brouillard matinal. Et c'est le grand jour!

La cérémonie d'ouverture a lieu dans un immense stade, des dizaines de délégations des régions, des pays du monde entier paradent, nous sommes acclamés comme des dieux du stade... Nous assistons à des démonstrations de Maîtres, de grands Maîtres, de jeunes Maîtres, d'enfants et d'adolescents, surmontés de cerf-volants-montgolfières qui peinent à émerger du brouillard... L'après-midi, a lieu la visite officielle de la maison de Yang Lu Chan (1799-1872), à Guong Fu son village, pour le bicentenaire de sa naissance. Il s'agirait en fait de la maison de thé, ou de la maison reconstruite, transformée en musée. Peu importe, nous y sommes, à la source, et profitons de l'aura des lieux pour nous entraîner, et admirer la qualité des démonstrations, en particulier d'enfants (même si nous n'avons pas les mêmes principes éducatifs!). Nous nous lions d'amitié avec différentes équipes (Allemagne, Algérie, Singapour, Israël).

Le jour suivant commence la compétition : Thierry obtient 8,33 (sur 10), ce qui le classe 6<sup>e</sup> à l'épée de

style Yang chez les hommes de moins de 44 ans. Au stade, j'assiste à quelques tournois de Tui Shou (poussée des mains) à pas mobiles. Le cercle de déplacement est bien plus grand que lors des compétitions qui ont lieu en Europe. J'achète une épée, un habit en soie, et le lendemain, c'est mon tour : j'obtiens 8,35 à l'épée de style Yang chez les femmes de moins de 44 ans, mais je ne suis pas classée (les notes sont plus élevées chez les femmes, et plus encore au sabre chez les hommes de plus de 45 ans!). Nous avons aussi la chance de rencontrer un pratiquant de Zhao Bao (6<sup>e</sup> style traditionnel de T'ai Ji Quan) qui nous époustoufle par sa puissance, sa souplesse, mais surtout l'intensité de son travail interne...

Nous étions venus pour rencontrer des pratiquants du monde entier, et en particulier du "berceau" du T'ai Ji Quan, et aussi pour montrer ce que nous faisons... Mission accomplie! C'est sûr, nous retournerons là-bas, et cette fois, nous aurons appris le chinois!



Luce condamine en compétition en Chine



Yves Blanc, Maître Chu, Thierry Alibert, Lionel Pommier, Antoine Ly, Georges Saby et Philippe Raffort, à tous un grand merci...

■ L.C.